

# DÉCROISSANCE OU «DÉCROISSANTISME» : LES FILIATIONS INTELLECTUELLES D'UNE IDÉOLOGIE POLITIQUE

PAR

NATHALIE BLANC-NOËL (\*)

«On n'oublie pas ce qu'on a été, Viviane. Ce n'est pas possible de se déconditionner [...] Une fois perdue, l'innocence ne se retrouve plus jamais. Le paradis est un endroit qui a beaucoup de sorties mais aucune entrée [...] Je me demande si pour pouvoir le trouver il ne faut pas faire le contraire de tout ce que nous avons fait. S'il ne faudrait pas mordre une deuxième fois dans la pomme de l'arbre»

OLIVIER (joué par Michael Gothard),  
dans *La Vallée*, un film de Barbet Schroeder (1972) (1).

Le thème de la décroissance est à la mode. Il connaît un développement exponentiel, international, depuis le milieu des années 1990. Avec la conjonction de la crise écologique et de la crise économique, des idées telles que le refus de la consommation, la simplicité volontaire, la lutte contre la publicité, contre l'automobile, pour le recyclage et les économies d'énergie au nom de la sauvegarde de la planète sont passées du statut de ringardise pour babas-cools attardés à celui de comportement politiquement correct. Ce thème se répand dans les médias, auxquels il offre un cocktail attrayant, mêlant sensationnel (reportages sur des «marginiaux» vivant dans des yourtes ou des huttes de terre (2)), *revival* des années 1960 (expériences de vie en communauté) et éthique à la mode «bobo» (comment bien se comporter vis-à-vis de la planète et comment économiser pendant la crise, tout en restant «branché»)... Le thème est porteur, mais aussi vendeur : on ne compte plus les publications sur le sujet (3). L'enthousiasme qu'il déclenche est également manifeste sur Internet, où il alimente des milliers de sites

(\*) Maître de conférences en Science politique à l'Université Montesquieu (Bordeaux IV, France).

(1) *La Vallée*, de Barbet Schroeder, est un film culte de la culture hippie. Il raconte le voyage – peut-être sans retour – d'un groupe de hippies à la recherche d'une vallée paradisiaque, où la vie en harmonie avec la nature serait possible, et leur rencontre avec une tribu primitive, moment de cette célèbre scène de doute.

(2) Les ker-terre, situées à Beuzec en Bretagne, ont fait l'objet de reportages dans *Elle* et *Psychologie Magazine*. Cf. le site Internet [fermautrement.fr](http://fermautrement.fr).

(3) Cf. par exemple D. BOISVERT/S. MONGEAU, *L'ABC de la simplicité volontaire*, Ecosociété, Montréal, 2005; N. RIDOUX, *La Décroissance pour tous*, Parangon, Lyon, 2006; P. LAHILLE, *Vivre simplement pour vivre mieux – le guide des décroissants*, Dangles, Paris, 2009; R. DUMOULIN, *Comment vivre sa simplicité volontaire?*, Edimag, 2009.

dans le monde, aux mots-clefs «décroissance», «objection de croissance», «simplicité volontaire», etc. (4). Toutefois, certains aspects de cette médiatisation exaspèrent les militants décroissants, qui lui reprochent de n'exposer que les aspects superficiels de leur cause. La décroissance n'est pas un «*épiphénomène de mode*», ni une «*résurgence hippie*» (5) : c'est un projet politique international, radical, dont les média ne perçoivent généralement ni la profondeur ni l'ambition (6).

Le décroissantisme est pour l'instant très peu étudié par les sciences sociales, qui se sont en revanche plus largement penchées sur le mouvement altermondialiste, dont on peut estimer que le décroissantisme constitue désormais un élément central. Les études disponibles sur l'altermondialisme se situent généralement dans le cadre de la sociologie des mouvements sociaux et de la sociologie du militantisme (7). Ces travaux ont surtout mis en lumière la configuration complexe du mouvement altermondialiste, ainsi que les modes d'action de ses militants. Cependant, ce mouvement n'a guère fait l'objet d'études sous l'angle de l'analyse des idées politiques, à de rares exceptions près (8). On a en effet généralement considéré, comme l'explique Sylvie Ollitraut (9), que les «nouveaux militants» étaient dépourvus d'idéologie et tenaient un discours désidéologisé. Cependant, on peut se demander, comme cette chercheuse, si cette situation n'est pas «*le résultat d'un point aveugle de la sociologie à savoir que pour certains chercheurs l'étude des idées relève de la compétence des philosophes alors que, pour d'autres, le rhétorique des acteurs est classée sans autre forme d'analyse parmi les ressources stratégiques*»; «*les idées émises sont [...] renvoyées aux registres de la légitimation*». Si on peut ranger le décroissantisme dans la catégorie

(4) Citons pour exemple les sites Internet [decroissance.org](http://decroissance.org), [decroissance.info](http://decroissance.info), [decroissance.biz](http://decroissance.biz), [moins-plus.blogspot.com](http://moins-plus.blogspot.com), [decroissance07.free.fr](http://decroissance07.free.fr), [simplicitevolontaire.info](http://simplicitevolontaire.info), [citerre.org](http://citerre.org), [apres-developpement.org](http://apres-developpement.org) (réseau Rocado). Leur nombre est tel qu'il est impossible d'en faire une liste exhaustive.

(5) Vincent CHEYNET, *Le Choc de la décroissance*, Seuil, Paris, 2008.

(6) Mentionnons pour exemple le résumé de l'émission «66 Minutes» sur le thème «Environnement : ces Français qui ne veulent plus consommer» (Régis Mardon, M6, 3 juin 2008, 20h50) «*c'est une nouvelle tendance qui préfigure peut-être notre mode de vie dans dix ans : modestes ou aisés, de plus en plus de familles françaises ont décidé de consommer moins pour polluer moins. Vincent n'a plus de voiture, il a résilié son abonnement de portable et, désormais, il récupère tout ce qu'il peut dans les vide-greniers. Ce chef d'entreprise parisien de 32 ans ne cherche pas à faire des économies, mais tout simplement à sauver la planète. Nathalie, elle, compte installer bientôt des WC où l'eau est remplacée par de la sciure de bois. Mais vit-on bien en n'achetant qu'un T-shirt tous les 6 mois et en se déplaçant à vélo? Qu'en pensent les enfants qui ne reçoivent à Noël que des jouets d'occasion? Plongée dans la France des 'décroissants'*». Au cours de l'émission, bien qu'une des personnes interrogées ait développé des arguments manifestement idéologiques, aucune explication ne fut donnée du contenu militant de ses propos. Il semble que les journalistes soient passés à côté de leur sujet. Nous avons pu observer le même phénomène au cours d'autres émissions télévisées.

(7) Cf. en particulier Isabelle SOMMIER, *Le Renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Flammarion, Paris, 2003; E. AGRIKOLIANSKY/E. NEVEU/N. MAYER, *L'Altermondialisme en France*, Flammarion, 2005; E. AGRIKOLIANSKY *et al.*, *Radiographie du mouvement altermondialiste*, La Dispute, Paris, 2005; Eddy FOUQUIER, *Altermondialisme, le nouveau mouvement d'émancipation?*, Lignes de Repères, Paris, 2004.

(8) Jean JACOB, *L'Antimondialisation, aspects méconnus d'une nébuleuse*, Berg international, 2006.

(9) Sylvie OLLITRAUT, «Ces militants sans idéologie politique : comment saisir les mécanismes de l'engagement désillusionné?», Communication au Congrès de l'AFSP, Grenoble 2009. disponible sur le site Internet [www.congresafsp2009.fr/sectionsthematiques/st50/st50ollitraut.doc](http://www.congresafsp2009.fr/sectionsthematiques/st50/st50ollitraut.doc).

des «*nouveaux nouveaux mouvements sociaux*» dont parle Erik Neveu (10), notamment parce qu'il n'emprunte pas les voies classiques de l'action politique et que sa configuration présente un caractère éclaté et réticulaire, il s'agit avant tout d'un mouvement politique; les militants, qui appellent à l'avènement d'un autre type de société, en sont pleinement conscients, qu'ils choisissent d'utiliser les voies classiques de l'action politique ou non.

De plus, ces militants se réfèrent à un socle commun d'arguments, d'idées, d'auteurs, de projets et de solutions. J'ai souvent été frappée de retrouver, dans la bouche de militants venus des quatre coins de France, les mêmes mots, les mêmes expressions, les mêmes références à des auteurs obscurs – pour un politiste de formation classique –, les mêmes réflexes logiques. Le décroissantisme produit en effet une très abondante littérature, sous formes d'ouvrages, de revues et de textes présents sur Internet. Son discours est diffusé par divers moyens de sociabilité, Internet, forums sociaux, milieu associatif, événements tels les marches pour la décroissance, colloques et conférences. C'est pourquoi je partirai dans cet article d'une posture différente de celle adoptée par la sociologie du militantisme. Comme cela est signifié par l'usage du terme «décroissantisme», je considérerai que nous sommes en présence d'une idéologie politique au sens, emprunté à Jean Baechler, de «*formation discursive polémique, grâce à laquelle une passion cherche à réaliser une valeur par l'exercice du pouvoir dans une société*» (11). Afin d'en analyser le contenu, je partirai de la production intellectuelle relevant de cette idéologie : textes écrits par les «entrepreneurs de cause» et autres «producteurs d'idées» décroissants. L'analyse menée dans cet article le sera au prisme de la Science politique, plus particulièrement celui de l'analyse des idées politiques. Si les mécanismes de l'engagement des militants ont généralement été étudiés sous l'angle de la sociologie, on a en effet tendance à négliger le contenu idéal de leur engagement : à quoi croient ces militants, d'où viennent leurs idées, comment se sont-elles constituées ? pour quelles causes, quels objectifs et quel projet de société s'engagent-ils ? Ce sont là des questions qui devraient utilement compléter les résultats déjà fournis par la sociologie des militants (12). Ce n'est pas parce que les militants d'un mouvement se disent hostiles aux idéologies (13) ou sans idéologie qu'ils ne participent pas d'une idéologie. En effet,

(10) Le décroissantisme correspond aux quatre dimensions des «*nouveaux nouveaux mouvements sociaux*» dégagées par E. Neveu : formes d'organisation et répertoires d'action, valeurs et revendications, rapport au politique, identité des acteurs. Cf. Erik NEVEU, *Sociologie des mouvements sociaux*, La Découverte, Paris, 2005, pp. 61-62.

(11) Jean BAECHLER, *Qu'est-ce que l'idéologie*, Gallimard, Paris, 1976, p. 60.

(12) Erik Neveu, appelant de ses vœux le développement de l'analyse de «*certaines significations politiques des mobilisations contemporaines*», souligne que «*pour le citoyen soucieux d'agir ou de réagir face à des mobilisations qui mettent en cause des principes de justice sociale, menacent des valeurs universalistes issues des grandes révolutions du XVIII<sup>e</sup> siècle, comprendre des mouvements sociaux qui semblent parfois mobiliser les plus démunis contre leurs intérêts, éviter les contresens sur les causes et objectifs de leurs luttes, peut être le préalable à une action efficace*». Cf. Erik NEVEU, *op. cit.*, p. 112.

(13) Ainsi que l'a montré S. Ollitraut dans ses travaux sur les militants écologistes.

on peut admettre l'hypothèse de S. Ollitraut (14) selon laquelle ce discours sur la désidéologisation est le fait des militants eux-mêmes, ce qui correspond à une stratégie pour démontrer leur autonomie, mais on peut également émettre d'autres hypothèses : premièrement, un militant peut ne pas avoir pleine conscience de ce qu'est une idéologie, ni de son imprégnation, cela dépendant de l'état de son cheminement personnel.

En outre, et cette hypothèse est très importante en ce qui concerne le décroissantisme, il ne faut pas négliger la « culture du secret », traditionnelle dans certains milieux d'extrême gauche et libertaires. Lors des entretiens que j'ai menés avec des militants de la décroissance, il est très rare que le terme soit prononcé : les militants se présentent à la limite comme « écologistes », mais c'est grâce à un contact prolongé avec eux et surtout à l'écoute prolongée de leur parole qu'on peut se rendre compte que leur vision de l'écologie est très particulière (par exemple, refus du développement durable). De même, un anarchiste ne se présentera pas comme tel, mais indiquera à son interlocuteur, s'il le juge « ouvert », quelques pistes qui le mettront sur la voie : conseils de lectures, de site Internet, invitation à un VAAAG (15)... De plus, il convient de rappeler que le nouveau militantisme est un phénomène fluide, où les militants sont libres de passer d'un mouvement à un autre, de participer ponctuellement à une action ou d'appartenir à plusieurs mouvements simultanément ou encore à des structures réticulaires. Ils peuvent ainsi donner l'impression de ne pas relever d'une grille idéologique précise, ce qui ne prouve pas qu'ils ne soient pas porteurs d'une cohérence idéale forte. Par ailleurs, il semble que le concept même d'idéologie ait suivi l'évolution du militantisme : notre hypothèse est que si le décroissantisme constitue bel et bien une idéologie politique, la structuration de son discours est peut-être plus souple, plus fluide que les « grandes idéologies » du XX<sup>e</sup> siècle, qui étaient fortement imposées « d'en haut », par des partis politiques, des États et des intellectuels établis. Cette fluidité s'explique pour plusieurs raisons : les militants « écologistes » possèdent en général, comme cela a été démontré, un capital culturel élevé et sont capables d'opérer leurs propres choix et de faire des tris dans leurs lectures (16). De plus, si le nouveau militantisme est plus fluide, il est aussi plus interactif, ce qui est une notion inédite dans l'histoire des idées politiques. À l'ère numérique, on ne fait pas que recevoir une idéologie, on la co-construit, dans le cadre des forums sur Internet, de réunions organisées par des groupes de militants, de manifestations diverses. Enfin, l'idée selon laquelle les grandes idéologies du XX<sup>e</sup> siècle ont échoué étant répandue chez ces militants, ils sont très critiques à leur égard. Ce qui ne signifie pas qu'un monde – ou qu'un militant – sans idéologie soit possible. La soif

(14) Sylvie OLLITRAUT, *op. cit.*

(15) Village anti-guerre anti-capitaliste.

(16) Sylvie OLLITRAUT, *op. cit.*, et *Militer pour la planète. Sociologie des écologistes*, PUR, Rennes, 2008.

d'idéal de leurs aînés, le besoin de croire et de s'engager ne s'est pas tarié : elle a pris d'autres formes, qu'il faut tenter de comprendre. Mon hypothèse est que le décroissantisme est une idéologie politique syncrétique, interactive, dont certains aspects sont encore en construction. Dans le cadre restreint de cet article, je m'intéresserai plus particulièrement aux filiations intellectuelles de ce mouvement et au projet de société qu'il propose.

Mon étude se fondera sur deux types de sources. D'une part, sur un corpus composé de nombreux textes des auteurs décroissants (17). D'autre part, sur une observation des milieux décroissants menée du milieu des années 1990 au début des années 2000, au cours desquelles j'ai enseigné dans une filière universitaire consacrée à la gestion du développement et de l'action humanitaire (18). J'y ai observé l'imprégnation de plus en plus forte du milieu des ONG humanitaires par le décroissantisme, au cours d'une période qui correspond au développement du mouvement altermondialiste (1996-2006) (19). Les étudiants, capables de citer Serge Latouche ou Pierre Rahbi dans le texte, alors qu'ils ne possédaient par ailleurs souvent que très peu de culture livresque classique, partageaient presque unanimement une culture très spécifique, dont le visage se précisa avec le temps et qui prit le nom de décroissance, après s'être un temps désignée comme «l'après-développement» : ils soutenaient des positions fortement «culturalistes» – aboutissant à des raisonnements *a priori* étonnants, du type «en Afrique ils n'ont pas besoin de voiture, ce n'est pas leur culture» ou «c'est leur culture de mourir à 40 ans, il ne faut pas changer cela» – ; ils étaient majoritairement hostiles à «l'Occident» – «colonisateur et impérialiste» – et aux droits de l'homme – «occidentaux» – ; sur le plan politique, ils se disaient, dans leur écrasante majorité, sympathisants ou militants de mouvements d'extrême gauche ou anarchistes (20) ; par ailleurs, ils se présentaient souvent comme «écologistes», tout en étant fortement hostiles au concept de développement durable. Étonnée par des propos qui n'entraient pas dans

(17) Je me concentrerai ici sur les auteurs francophones, qui sont les auteurs de référence des militants que j'ai observés.

(18) «Gestion du développement et de l'action humanitaire», IUT B de l'Université Michel de Montaigne (Bordeaux III, France).

(19) Cette observation ne relève pas de la mise en place d'un protocole classique d'observation-participante pour des raisons déontologiques. Ma position a, avant tout, été celle d'un enseignant-chercheur impartial, ce qui m'a fourni un poste d'observation privilégié et m'a offert la possibilité de me familiariser avec une pensée politique, de dialoguer avec ses militants, de décoder et de comprendre leurs réactions et leurs aspirations – cela étant facilité par le fait que j'enseignais la Science politique et l'histoire des idées. Recrutés sur dossier et sélectionnés non seulement pour leurs aptitudes scolaires, mais aussi pour leur expérience professionnelle ou pré-professionnelle en France et à l'étranger, ces étudiants m'ont aussi mise sur la piste de leurs «maîtres à penser», me permettant de réunir un corpus décroissantiste conséquent. Par ailleurs, l'observation ne s'est pas limitée à l'univers des étudiants : du fait du caractère professionnel de cette filière, j'ai été en contact avec de nombreux acteurs des ONG. De fait, les enseignants étaient en lien avec le milieu professionnel, notamment par le suivi des stages, la direction de mémoires et par la présence de professionnels venant donner des conférences. De plus, des étudiants suivant d'autres filières relevaient également de mes observations sur le décroissantisme. Que les quelque 500 étudiants concernés par ces observations soient remerciés de leur contribution – souvent active et malicieuse – à mes observations sur le présent sujet.

(20) Certaines années «à 85 % d'extrême-gauche», selon leurs déclarations.

les grilles d'analyse classiques des idées politiques, intriguée par la vigueur et la conviction avec laquelle ils étaient tenus – impliquant un engagement fort, un choix de carrière – et par leur récurrence, je décidai d'en savoir plus.

LE DÉCROISSANTISME,  
UNE IDÉOLOGIE EN EXPANSION

Le thème de la décroissance, comme nous l'avons remarqué, jouit d'une visibilité de plus en plus grande dans les médias. Le décroissantisme occupe également un espace social de plus en plus large, investissant, dans sa progression, une grande diversité de réseaux de socialisation, dont nous ne mentionnerons que les principales catégories.

C'est tout d'abord dans les milieux associatifs qu'il s'est énormément développé, depuis les années 1990, parallèlement au développement du mouvement altermondialiste. Outre les associations spécifiquement décroissantistes, telles La ligne d'horizon-Les amis de François Partant, Le Mouvement des objecteurs de croissance, Casseurs de pub, l'Association d'objecteurs de croissance, l'Institut d'études économiques et sociales pour la décroissance soutenable (IEEDS), pour ne citer que les principaux organismes concernés en France, il existe partout en France – et à l'étranger (21) – des groupes locaux de décroissance (22). Il existe aussi des réseaux associatifs internationaux, tels Rocade, le réseau des objecteurs de croissance, le Réseau alternatif pour la construction d'une alternative culturelle au développement (INCAD, Montréal) ou le réseau Nord-Sud Cultures et développement (Bruxelles). Il faut de plus remarquer que le milieu associatif, particulièrement dans le domaine de l'écologie mais aussi de l'aide au développement, est largement imprégné de la thématique de la décroissance, sans forcément l'afficher comme objectif principal (23).

Ces diverses associations organisent de nombreuses manifestations, donnant de la sorte une visibilité au thème de la décroissance et ressortissant du «*pragmatisme radical*» des nouveaux mouvements sociaux dont parle Isabelle Sommier : des marches pour la décroissance ont été organisées, au cours des années 2000, un peu partout en France. D'autres manifestations, comme la journée internationale sans achat (24) ou sans automobile (25), le

(21) Parmi les pays où le décroissantisme est bien implanté, on compte la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, l'Inde, le Mexique, auxquels s'ajoute la province de Québec (Canada)...

(22) A Bourges, Grenoble, Le Mans, Lille, Lyon, Nantes, Oloron, Paris, Poitiers, Rennes, etc.

(23) Cela est à rapprocher de la réflexion développée par Sami COHEN, «Les ONG françaises sont-elles altermondialistes?», *Humanitaire*, n° 9, 2004, et «ONG, altermondialistes et société civile internationale», *Revue française de science politique*, vol. LIV, n° 3, juin 2004.

(24) Tous les ans en novembre depuis 1999.

(25) L'association Carfree France invite à «*lutter contre l'oppression automobile et propose de nombreuses alternatives en termes de mobilité et d'urbanisme*». Cf. le site Internet carfree.fr.

mouvement pour une rentrée sans marques, la manifestation pour la suppression du Grand Prix de France de formule 1 (26), les semaines sans télé, le mouvement du *slow food* (27) ou des *slow towns* (*cittàslow*), la lutte contre la malbouffe, sont également promues par des militants décroissants, sans que cela apparaisse toujours clairement au grand public. Le mouvement décroissantiste a aussi donné naissance à diverses formes d'expérimentations sociales : coopératives, systèmes d'échanges locaux, monnaies locales, AMAP, pédagogies alternatives, communautés de vie... Il existe même un réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires (REPAS), qui regroupe une trentaine d'entreprises dans toute la France.

Certains de ces éléments ne font pas directement état d'une appartenance formelle au mouvement. Les choses sont souvent plus diffuses. En revanche, le discours décroissantiste cite ces événements et expériences sociales comme des expérimentations, des exemples à suivre, et comme le commencement d'une révolution contre la société de consommation et contre le capitalisme qu'il appelle de ses vœux (28). Ce sont là les pièces d'un ensemble idéologique cohérent et les premières réalisations d'un projet politique bien précis.

Toutefois, le décroissantisme n'a que peu pénétré la sphère politique française (29) : un Parti pour la décroissance est né en 2006 et s'est régulièrement présenté, depuis, aux élections locales, ainsi qu'aux dernières élections européennes. Le thème de la décroissance fut porté – avec insuccès – par Pierre Rahbi, qui tenta une candidature aux élections présidentielles de 2002. Au sein de la gauche française, il est porté par Jean-Luc Mélenchon (30) et par le mouvement Utopia, qui regroupe des adhérents de plusieurs partis de gauche (31). Chez les Verts, il est représenté par Yves Cochet, assez isolé en la matière. Nicolas Hulot, promoteur en 2007 du Pacte écologique, bien qu'il soit féroce critiqué par de nombreux décroissants (32), qui ont lancé un «pacte contre Hulot» (33), s'est récemment prononcé pour une «*décroissance choisie*». Il existe(ra)it aussi un mou-

(26) Action menée depuis huit ans par Casseurs de pub, avec la participation de personnalités comme Serge Latouche, Albert Jacquard, Paul Ariès, José Bové, Yves Cochet.

(27) Le Slow Food est un «mouvement qui s'oppose aux effets dégradants de l'industrie et de la culture de la fast-food qui standardisent les goûts, qui promeut les effets bénéfiques de la consommation délibérée d'une alimentation locale et de nourriture indigène, qui a des programmes d'éducation du goût pour les adultes et les enfants, qui travaille pour la sauvegarde et la promotion d'une conscience publique des traditions culinaires et des mœurs». Cf. le site Internet [www.slowfood.fr](http://www.slowfood.fr).

(28) Cf. par exemple Paul ARIÈS, *Désobéir et grandir. Vers une société de décroissance*, Ecosociété, Montréal, 2009.

(29) Pour un bref portrait du retentissement international du décroissantisme, cf. Valentin MOREL, «La décroissance, une idée qui chemine sous la récession», *Le Monde diplomatique*, août 2009.

(30) Qui fut d'abord militant trotskiste (tendance lambertiste), puis socialiste, puis fondateur du Parti de gauche.

(31) *Manifeste Utopia*, Parangon, Lyon, 2008.

(32) Sophie DIVRY/Nicolas HULOT «Le pacte médiatique», *Les Cahiers de l'Institut d'études économiques et sociales pour la décroissance durable*, n° 1, 2006, supplément de *La Décroissance*, 22 nov. 2006. Cf. aussi le journal *La Décroissance*, qui titrait en septembre 2007 «La Farce de M. Hulot».

(33) Cf. le site Internet [www.pacte-contre-hulot.org](http://www.pacte-contre-hulot.org).

vement décroissant proche de l'extrême droite, ultra-minoritaire, autour d'Alain de Benoist, qui a écrit un ouvrage sur le sujet (34).

Le contraste entre la place occupée par le décroissantisme dans le mileu associatif et sa quasi-absence de la scène politique s'explique par des raisons idéologiques. En effet, au sein de ce mouvement, qui est extrêmement critique à l'égard de la démocratie représentative, il existe une scission sur la question de l'engagement politique classique : une partie des décroissants, tel Serge Latouche, estime inutile de s'engager en politique – sauf au niveau local – et préfère miser soit sur la «*pédagogie des catastrophes*», soit sur la pédagogie par l'exemple, sur les «*transformations individuelles [...] qui déboucheraient graduellement sur des changements sociaux au départ invisibles, mais à la longue révolutionnaires*» (35). Une autre partie d'entre eux, tel Paul Ariès, a fait le choix de l'engagement en politique – et soutient le Parti pour la décroissance. Quoi qu'il en soit, le but des uns comme des autres reste de passer de la démocratie représentative à une démocratie «*plus authentique*», directe (36).

Enfin et surtout, le décroissantisme est en train de gagner sa place dans le paysage intellectuel français (37). On observe l'existence d'entrepreneurs de causes, d'émetteurs de discours, d'une production intense sous forme de revues, d'articles, d'ouvrages et de colloques. Cela étant, il faut préciser qu'il est parfois difficile, ici, d'opérer un classement entre les différents «producteurs d'idées» et les types de sources disponibles. En effet, chez les émetteurs de discours, on observe un brouillage entre les qualités de chercheur, de militant et d'expert. La quasi-totalité des chercheurs professionnels produisant des travaux sur la décroissance ont la double casquette de chercheur et de militant. Par exemple, Serge Latouche, un des émetteurs centraux du discours, est professeur émérite de l'Université Paris-Sud, mais également ancien président de l'association La ligne d'horizon, qui milite

(34) Cf. Alain DE BENOIST, *Demain la décroissance. Penser l'écologie jusqu'au bout*, eÉdite, Paris, 2007. L'auteur, qui fut militant de la Nouvelle Droite dans les années 1970, récusé cependant, sur son site Internet [www.alaindebenoist.com](http://www.alaindebenoist.com), sa proximité avec la «nouvelle droite», «*expression dans laquelle il ne s'est jamais véritablement reconnu*». Pour notre part, nous n'avons jamais rencontré aucun de ces militants. Il se peut que l'importance de courant soit surévaluée par certains décroissants, qui s'insurgent contre le fait que l'extrême droite pourrait s'emparer de la thématique, ce qui jetterait l'opprobre sur leur mouvement – il semble que des textes décroissantistes auraient été publiés sur le site Internet du GRECE sans autorisation. Selon nous, il est très probable que la gauche, actuellement divisée, voit d'un mauvais œil ce mouvement en plein développement qui, par sa situation à l'extrême gauche, voire au-delà du système politique classique, attire un nombre croissant de jeunes, et qu'elle ait intérêt à dénigrer le décroissantisme en jetant le doute sur une possible affinité avec l'extrême droite. Cf. Hervé KEMPF, «Le capitalisme brun», *Le Monde*, 22 nov. 2009, où on peut lire «*quand on veut tuer son chien, on l'accuse de la peste*»... Le livre de Jean Jacob insiste beaucoup sur de possibles liens entre décroissance et thématique «réactionnaire». Sur les particularités de la théorie d'A. de Benoist, cf. Bruno VILLALBA, «Droite radicale et écologie, le cas d'Alain de Benoist», *EcoRev.*, mai 2005.

(35) Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *La Puissance des pauvres*, Actes Sud, Arles, 2008. p. 212.

(36) Paul Ariès, favorable à la participation au jeu politique, pense que «*notre société est devenue incapable de se représenter*» et se prononce pour une démocratie avec mandat impératif, «*rendant la parole au peuple*». Cf. Paul ARIÈS, *Désobéir...*, *op. cit.*, pp. 182 et 199.

(37) Cf. aussi Eric DUPIN, «La décroissance, une idée qui chemine sous la récession», *LMD*, août 2009; Fabrice FLIPO, «Voyage dans la galaxie décroissante», *Mouvements*, n° 50, fév. 2007.



pour la décroissance. La plupart des universitaires engagés dans le mouvement, comme Alain Caillé, professeur de Sociologie, Alain Gras, professeur d'Anthropologie, Fabrice Flipo, maître de conférences en Philosophie, Paul Ariès, politologue, Jacques Grinevald, enseignant à l'Université de Genève, Gilbert Rist, professeur à l'Institut des hautes études internationales et du développement de Genève, développent à la fois des activités de recherche, de production d'idées et de militantisme, occupant souvent des postes à responsabilité dans des ONG dédiées à cette cause.

Cette confusion des genres, qui n'est pas toujours clairement établie, se prolonge au niveau des productions de ces auteurs : ce n'est pas parce qu'on a une casquette de chercheur professionnel qu'on ne peut pas produire de pamphlet enflammé et peu objectif... D'autres militants, ensuite, ont une qualité d'expert, le plus souvent dans le domaine de l'humanitaire, tels François de Ravignan, ingénieur agronome, Majid Rahnema, ancien diplomate ayant représenté son pays à l'ONU et notamment au PNUD (38), Pierre Rahbi, qui se présente comme un agriculteur, écrivain et penseur, ou encore Emmanuel N'Dione, responsable de l'ONG ENDA GRAF Sahel à Dakar. D'autres producteurs d'idées, enfin, se situent sur un registre simplement militant, tels Vincent Cheynet, ancien publicitaire, fondateur de Casseurs de pub et rédacteur en chef du journal *La décroissance, le journal de la joie de vivre*, ou Bruno Clémentin, comédien, co-fondateur de Casseurs de pub et de l'IEEDS.

L'Internet est également un espace très important de diffusion du décroissantisme. D'innombrables articles et travaux sont publiés en ligne et Wikipédia, de même que d'autres encyclopédies en ligne (Ekopedia...), sont utilisées pour divulguer les concepts-clefs et les auteurs importants. Cela est conforme à l'idéologie décroissante, puisque Internet est écologique, gratuit et interactif; cela permet aussi à quelques légendes, à quelques héros et à quelques mythes de se diffuser, tels l'histoire des Luddites, ces tisserands anglais qui détruisirent les premiers métiers à tisser mécaniques – une révolte contre le machinisme – ou le combat des Zapatistes du Mexique...

Lors de l'analyse du discours décroissantiste, certaines précautions dignes du questionnaire d'Harold Laswell (39) doivent être prises, étant donné que les travaux produits relèvent souvent du mélange des genres. Par exemple, la lecture des actes de la Conférence internationale sur la décroissance économique pour la soutenabilité et l'équité sociale organisée à Paris en 2008 (40), réunissant «130 scientifiques et membres de la société civile», révèle que les objectifs de la manifestation étaient de donner une crédibilité scientifique au concept de décroissance, mais aussi de renforcer les réseaux de

(38) M. Rahnema a également enseigné à l'Université de Berkeley et à l'Université américaine de Paris.

(39) Qui parle? D'où? Pour dire quoi? A qui?...

(40) F. FLIPO/F. SCHNEIDER (dir.), *Actes de la première Conférence internationale sur la décroissance économique pour la soutenabilité et l'équité sociale*, Paris, 18-19 avr. 2008, Section «Goals of the conference», p. 5.

ceux qui souhaitent une autre économie. Les aspects scientifiques et militants y étaient étroitement imbriqués et la lecture des actes révèle une position unanime sur la nécessité de la décroissance. Les productions décroissantistes procèdent en général de cette diversité et de ce mélange des genres. Elles sont constituées de nombreux ouvrages, publiés soit dans de grandes maisons (Fayard, Actes Sud, La Découverte), soit par des maisons d'éditions spécialisées, telles les éditions Parangon à Lyon ou Ecosociété à Québec, la collection Sysiphe des éditions Climats, les Editions de l'encyclopédie des nuisances...

Un certain nombre de revues sont ouvertement décroissantistes, à commencer par *Entropia*, «revue d'étude théorique et politique de la décroissance» – au comité de rédaction de laquelle figurent notamment S. Latouche, A. Gras, et J.-P. Besset. Cette revue, dont la qualité des contributions est très inégale, tente de réunir un maximum de contributions scientifiques et organise des colloques. D'autres périodiques sont consacrés à la décroissance, à commencer par le journal mensuel *La décroissance*, associé au site Internet «*ladedcroissance.org*», le *Bulletin Acrate*, à trop courber le dos, la revue *Passerelle éco*, *Notes et morceaux choisis*, le *bulletin critique des sciences, technologies et de la société industrielle*, les *Amigos de Ludd*, *bulletin d'information anti-industriel*... Certains périodiques, plus généralistes en matière d'écologie, consacrent une large place à la décroissance : la revue *EcoRev*, revue critique d'écologie politique, la revue *l'Ecologiste* et les périodiques *Silence* et *L'âge de faire*. Il faut également mentionner les revues permanentes et semestrielle du Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales (MAUSS) animé par Alain Caillé, très favorables au décroissantisme. Enfin, *Le Monde diplomatique*, qu'on peut qualifier d'organe du mouvement altermondialiste, publie régulièrement des articles de militants tel Serge Latouche.

La lecture du corpus décroissantiste appelle deux remarques. La première est l'impression qui se dégage d'une inlassable répétition des mêmes arguments, avec souvent les mêmes mots ou expressions (*hybris*, oxymore, convivialité, etc.). La seconde est que les sources et les références renvoient invariablement à d'autres auteurs décroissantistes ou que les décroissantistes tiennent en estime (41). Cette impression de «tourner en rond» est un indice supplémentaire qu'on se trouve en présence d'une idéologie politique, c'est-à-dire d'une pensée close, peu encline à la diversité d'opinion parce que son objectif central est de convaincre.

Ce tour d'horizon non exhaustif permet de donner une idée de l'espace social occupé par l'idéologie décroissantiste, pourvue d'émetteurs, de

(41) Par exemple, lorsqu'on se réfère à l'anthropologie, la référence quasi unique – et constante – est le livre de Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance...*, parfois accompagnée d'une référence à *La Société contre l'Etat*, de Pierre Clastres, qui préfaça l'ouvrage de M. Sahlins. Il est à noter que les éditions Gallimard viennent de rééditer plusieurs ouvrages de M. Sahlins... Cependant, ces dernières années, on observe une amélioration de la qualité des écrits, notamment des citations, et un certain élargissement du cercle des auteurs de référence : la réflexion progresse, et, aussi, intègre certaines critiques.

moyens d'expression et générant des mobilisations. Il nous faut désormais en préciser le contenu.

LE MESSAGE DÉCROISSANTISTE :  
LE LEGS DE L'APRÈS-DÉVELOPPEMENT

Le message décroissantiste, s'il prend la forme de discours divers, s'articule cependant autour d'un «*noyau idéologique*» – pour paraphraser Jean Baechler –, dont le point de départ peut être résumé de la façon suivante : un monde fini ne peut endurer une croissance infinie. Si la croissance continue sur sa lancée, la planète court à sa fin. De plus, la croissance engendre des inégalités, toujours plus grandes, entre pays riches et pays pauvres, mais aussi au sein des sociétés développées. Elle a aussi un effet destructeur du lien social et des cultures traditionnelles, qu'elle remplace par une société de consommation. Depuis la chute du communisme, le capitalisme, vu comme une mégamachine (42), étend son emprise au monde entier et poursuit son entreprise d'uniformisation du monde, risquant d'étendre à la planète les multiples crises dont souffre la société marchande : sociale, économique, culturelle, environnementale (43). Le décroissantisme propose une réaction radicale à la situation telle qu'il la perçoit : constatant l'échec des grandes idéologies croissantistes, capitalisme et marxisme, le décroissantisme suggère de sortir de l'économie, de décoloniser les imaginaires aliénés par le marché et de fonder une autre société. Cette sortie ne peut être réalisée dans le cadre de la politique et de l'économie actuellement existantes (44) : la décroissance, si elle était introduite dans la société capitaliste, engendrerait des catastrophes sociales. C'est pourquoi la «*décroissance soutenable*» ne peut être mise en œuvre que dans le cadre du passage à une autre société, impliquant «*une transformation profonde de l'imaginaire économique et productif*» (45) et une définition différente des préférences et des besoins.

Ce qui peut paraître surprenant, à la lecture des textes décroissantistes, c'est qu'ils se réfèrent assez peu à la pensée écologiste. Cela s'explique par l'identité de leurs auteurs et par la genèse du mouvement. Ainsi que l'écrit Paul Ariès, «*les objecteurs de croissance ne sont pas des écologistes plus durs ni même d'abord des écologistes : ils tentent plutôt de penser la simultanéité des crises qui affectent l'humanité*» (46). Le décroissantisme s'est constitué

(42) Serge LATOUCHE, *La Méga-machine, raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*, La Découverte, Paris, 1995.

(43) «*Pourquoi entropia ?*», *Entropia*, n° 1, aut. 2006, p. 4.

(44) Selon B. Clémentin et V. Cheynet, seul un pouvoir totalitaire serait à même de mener à bien une telle transition : Bruno CLÉMENTIN/Vincent CHEYNET, «*La décroissance soutenable vers une économie saine*» in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *Objectif décroissance. Vers une société harmonieuse*, Parangon, Lyon, 2003. La position des auteurs a cependant évolué : cf. note 36.

(45) Mario BONAÏUTI, «*A la conquête des biens relationnels*», in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *op. cit.*, pp. 28 et suiv.

(46) Paul ARIÈS, *Désobéir...*, *op. cit.*, p. 20.

progressivement, à partir de deux racines. La première, revendiquée par les décroissants eux-mêmes, remonte aux années 1960 et 1970, avec les premiers auteurs critiques de l'économie de croissance, notamment Nicolas Georgescu-Roegen (47), économiste d'origine roumaine qui appliqua la thermodynamique et la biologie à l'économie et développa le concept d'entropie, c'est-à-dire la non-réversibilité des transformations des ressources naturelles; cet auteur est considéré comme le père du concept de décroissance. D'autres auteurs de cette époque sont également cités : Jacques Ellul, pour sa critique de la société technicienne; Bernard Charbonneau, proche d'Ellul; André Gorz; René Dumont, qui exhorta les pays du Tiers-Monde à ne pas suivre le modèle économique occidental et fit l'éloge de l'austérité, de la vie en petites communautés, prônant l'adoption d'un mode de croissance différent (48). Bien d'autres auteurs, tel Serge Moscovici, père d'une «*écologie hédoniste, néonaturaliste*», qui militait pour un «*réenchantement du monde*» (49), dont les arguments sont proches du décroissantisme et dont l'influence fut considérable, ne sont pas évoqués. Le legs «*écologiste*» consiste plutôt en une invocation de chiffres appelant à une réaction de bon sens : on invoque les concepts d'empreinte écologique (50), de dette écologique, ainsi que des images frappantes, comme le nombre de planètes qu'il faudrait si tout le monde avait le niveau de vie d'un Américain... Par ailleurs, le décroissantisme condamne fermement tous les écologistes qui sont favorables au développement durable et toutes les formes de développement «*à particule*» (soutenable, équitable, local, etc.) : il s'agit en effet «*encore de développement*» (51), donc d'une imposture.

La seconde racine du décroissantisme, la plus importante, est celle portée par des économistes du développement et anciens militants tiers-mondistes «*décus par le développement*», regroupés dans le courant de l'anti-développement. Serge Latouche a souvent évoqué la «*petite internationale*» qui s'est formée dès les années 1960 autour d'Ivan Illich (52), et dont on pourra se faire une idée en consultant la liste des auteurs de l'ouvrage *The Development Dictionary* (53) (M. Rahnama, V. Shiva, P. Escobar, H. Norberg-

(47) Jacques GRINEVALD, «L'économiste Georgescu-Roegen : intégrer l'économie dans la problématique énergétique et écologique», *Uni-information*, n° 36, juin-juil. 1974, pp. 28-29, et «La Perspective bioéconomique de Nicholas Georgescu-Roegen», *Cahiers du GERMES*, n° 4, juin 1980, pp. 27-44; Nicolas GEORGESCU-ROEGEN, *La Décroissance, entropie, écologie, économie*, Sang de la terre, 2006.

(48) Cf. Jean JACOB, *Histoire de l'écologie politique*, Albin Michel, 1999.

(49) *Ibid.*, p. 8.

(50) Serge LATOUCHE, *Petit traité de décroissance sereine*, Mille et Une Nuits, Paris, 2007, pp. 42 et suiv.

(51) Serge LATOUCHE, «A bas le développement durable! Vive la décroissance conviviale!», in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *op. cit.*

(52) Prêtre catholique d'origine autrichienne, vice-recteur de l'Université catholique de Porto Rico, où il mit sur pied un centre de formation à la culture latino-américaine destiné aux prêtres, auteur de nombreux ouvrages faisant la critique radicale de la société capitaliste et de ses institutions, notamment l'école et la médecine. Cf. Marcela GARJADO, «Ivan Illich (1926-)\», *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée*, vol. XXIII, n°s 3-4, 1993, pp. 733-743.

(53) Wolfgang SACHS (dir.), *The Development Dictionary*, Zed Books, Londres, 1992. Cf. aussi Majid RAHNEMA (dir.), *The Post-Development Reader*, Zed Books, Londres, 1997.

Hodge, etc.). Erik Agrikolianski a montré la centralité des milieux de l'aide au développement dans le mouvement altermondialiste : son étude de la mobilisation autour de la dette du Tiers-Monde et d'enjeux lointains qui, débutant dans les années 1990, passe par une «*promotion de la démocratie citoyenne contre l'omnipotence des lois économiques*» et la connexion des problèmes du Sud et du Nord, a révélé le rôle central d'ONG de solidarité internationale (comme le CEDETIM et l'AITEC), dans un contexte politique de contestation de la gauche au pouvoir et de réaffirmation de l'idéal révolutionnaire contre la raison d'Etat et la raison économique. Elle fut menée grâce à la réactivation de militants de la «*gauche de la gauche*», souvent trotskistes, dont les mouvements étaient en crise depuis la fin des années 1980 (54). Bien qu'E. Agrikolianski n'ait pas spécifiquement étudié le décroissantisme, son étude permet de mieux comprendre ses origines à la même époque. Les parcours des producteurs d'idées décroissantistes correspondent au schéma qu'il expose (55). Le parcours de Serge Latouche (56), auteur phare du mouvement décroissantiste, est emblématique de ce type de trajectoire : ancien marxiste tendance maoïste, il fit une «*thèse marxiste sur les rapports Nord/Sud*», «*très proche des recherches de Samir Amin*»; ses séjours en Afrique et au Laos, sa passion pour l'anthropologie l'ont amené à faire une critique de l'économie dans ses cours d'épistémologie économique et Latouche s'engagea alors dans des travaux axés sur le «*refus du développement*» et côtoya ainsi de nombreux amis ou disciples d'Ivan Illich formant la fameuse «*petite internationale*»; et c'est seulement à la fin des années 1990 qu'il introduisit progressivement la dimension écologique dans sa pensée. On peut également mentionner le parcours de Majid Rahnema, ancien ministre de l'Education en Iran, puis représentant de son pays à l'ONU (notamment au PNUD), qui explique qu'il fut marxiste avant de partager les vues d'Illich et de partager les idées de l'après-développement (57). Aujourd'hui, le passage d'une économie du développement post-marxiste à une théorie refusant le développement et se rapprochant des préoccupations écologistes est matérialisé par le fait que le terme «*décroissance*» a remplacé l'expression «*après-développement*», qui est toujours encore utilisée dans le monde anglo-saxon, pour des raisons essentiel-

(54) Eric AGRIKOLIANSKY, «*De l'anticolonialisme à l'altermondialisme : généalogie(s) d'un nouveau cadre d'action collective*», Colloque du GERMM «*Les mobilisations altermondialistes*», 3-5 déc. 2003.

(55) Il convient cependant de souligner que, au sein du mouvement altermondialiste, une divergence s'est installée entre décroissants, qui souhaitent sortir de l'économie, et altermondialistes, qui souhaitent une «*autre économie*», tels Jean-Marie Harribey. Gustave Massiah, acteur très important de la mouvance décrite par E. Agrikolianski, lequel explique, sur le site Internet du CEDETIM, que «*le mot d'ordre de la décroissance est très pertinent*» en ce qu'il interpelle la modernité libérale, mais «*très contestable*» parce qu'il est mal reçu dans les pays du Sud, qui ne veulent pas être privés de croissance, mais souhaitent une meilleure répartition des richesses. Cf. G. MASSIAH, «*Développement durable et altermondialisme*», 11 juin 2007, disponible sur le site Internet [www.reseau-ipam.org](http://www.reseau-ipam.org).

(56) Qu'il raconte dans Serge LATOUCHE, «*Oublier Marx*», *Revue du MAUSS*, n° 2, 2009.

(57) Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *op. cit.*, 2008.

lement linguistiques – bien que le terme *degrowth* ait fait son apparition (58).

« OUBLIER MARX », RETROUVER KROPOTKINE...

Les décroissantistes (59) ont, ainsi, « oublié Marx » (60). C'est d'ailleurs ce que leur reprochent certains altermondialistes restés fidèles à la « gauche de la gauche ». Lorsqu'on pose la question de savoir si la décroissance est de gauche ou de droite, la plupart des décroissants répondent qu'elle est au-delà d'un système politique s'étendant sur cet axe et qu'elle « rend obsolète cette partition car nous entrons, avec elle, dans l'obligation d'inventer une nouvelle civilisation et de nouveaux repères » (61). Ils rappellent que ni la gauche ni la droite n'ont adopté la décroissance. Cependant, les préférences de beaucoup d'entre eux se situent nettement à gauche : comme l'écrit S. Latouche, « les objecteurs de croissance [...] lorsqu'ils vont voter [...], savent que [...] c'est tout de même vers les valeurs de partage, de solidarité, d'égalité et de fraternité, plus que vers celles de la liberté d'entreprendre (et d'exploiter), qu'il faut s'orienter » (62). Cela est confirmé par nos observations de nombreux militants de la décroissance avouant des sympathies – plus ou moins actives – à l'extrême gauche.

On peut dès lors se demander si le passé marxiste de certains émetteurs du discours, ainsi que le penchant de nombreux militants pour l'extrême gauche ont une incidence sur le contenu de l'idéologie. La réponse est plutôt positive. D'une part, le décroissantisme contient une critique forte du marxisme, qui fut une pensée « productiviste », prônant une société de croissance, et n'a pas intégré le facteur environnemental ; il reprend la critique des anarchistes tels Bakounine, selon laquelle le marxisme ne pouvait que conduire à une nouvelle exploitation, celle de l'élite des membres du parti sur les masses, et qui prédisait que l'Etat marxiste serait oppresseur. D'autre part, on peut déceler, dans le décroissantisme, une structure de pensée qui reste imprégnée par le marxisme : si le marxisme avait mis l'accent sur un facteur quasi unique d'explication, l'économie, le décroissantisme garde la même structure d'analyse, mais en l'inversant, puisque son discours est articulé autour de l'anti-économie ; de plus, sa vision du monde est, comme celle du marxisme, binaire, analysée en termes de rapports dominants-dominé, le dominant étant désigné comme le système capitaliste,

(58) Aram ZIAI, *Exploring Post-Development. Theory and Practice, Problems and Perspectives*, Routledge, Londres, 2007.

(59) On trouvera d'autres parcours dans Chiara BONFIGLIOLI/Sébastien BUDGEN (dir.), *La Planète altermondialiste*, Textuel, Paris, 2006.

(60) Serge LATOUCHE, « Oublier Marx », *op. cit.*

(61) Bruno CLÉMENTIN, « La décroissance se situe-t-elle sur l'axe droite-gauche? », *Entropia*, n° 1, aut. 2006.

(62) Serge LATOUCHE, « La décroissance, un projet politique », *Entropia*, n° 1, 2006.

synonyme d'entreprise hégémonique de l'Occident (63). On trouve dans le discours décroissantiste une évidente filiation avec la théorie du «système-monde» de Wallerstein et les analyses bien connues de Samir Amin.

Des thèses comme le pillage du Tiers-Monde, les relations centre-périphérie, la dépendance sont prises pour argent comptant, les arguments qui les ont discréditées étant totalement oubliés (64). De même, des lectures plus fines de l'histoire, tenant compte des progrès de cette discipline, sont totalement ignorées, par exemple le renouvellement de la théorie des systèmes-monde appliquée à d'autres civilisations que l'Occident (65) et, surtout, l'école de l'Histoire globale, qui met en lumière les rapports de réciprocité, d'acculturation et de métissage dans l'histoire du monde – et non uniquement de domination binaire (66). La logique décroissantiste reste fidèle au néo-marxisme et au tiers-mondisme des années 1960-1970 en ce qu'elle oppose les oppresseurs, c'est-à-dire les capitalistes ou l'Occident – et, au sein de l'Occident, les pouvoirs économiques tendant à la concentration –, aux opprimés, c'est-à-dire le reste du monde : selon elle, l'économie a été inventée par l'Occident et s'est développée en même temps que l'État, à la Renaissance. Le développement est vu comme l'idéologie qui a été imposée au monde entier par l'Occident : après le colonialisme, celui-là a imposé l'idéologie du développement, qui fut la poursuite de sa domination par d'autres moyens; aujourd'hui, la mondialisation est la continuation élargie de cette domination (67). Selon le décroissantisme, avant l'invasion de l'«épistémè occidentale», véritable «invasion des savoirs» (M. Rahnema), avant la «colonisation des imaginaires» par l'idéologie économique (S. Latouche), il existait des sociétés traditionnelles qui ne «dissociaient pas l'économie du social».

(63) Par exemple, Willem Hoogendijk écrit que «le communisme n'a existé dans le monde que chez des tribus primitives et dans quelques communautés religieuses. Dans les pays communistes, il s'agissait en fait d'un capitalisme d'État [...] Il y avait aussi, en plus de la répression contre l'opposition, une accumulation extrême du capital. Tous les fruits du travail étaient dirigés vers le gouvernement central, géré par un seul parti d'une façon dictatoriale». Son article, cependant, fait état d'une lecture du monde en terme de lutte des classes : «il est donc temps de mettre de côté l'actuelle classe de dirigeants ainsi que leurs calculs et systèmes, afin de restaurer la croissance économique, la vraie [...] cette véritable croissance économique sera une économie calmée et plus frugale». Cf. Willem HOOGENDIJK, «Calmer l'économie», in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *op. cit.*

(64) Cf. par exemple Helena NORBERG-HODGE, «De la dépendance mondiale à l'interdépendance locale», in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *op. cit.*, p. 59 : «pendant ces 500 dernières années, les pays du Sud ont subventionné l'actuelle économie mondiale [...] jamais le modèle industriel occidental n'aurait pu devenir dominant s'il n'avait longtemps eu accès aux matières premières, à la main-d'œuvre (y compris au travail des esclaves) et aux marchés du Sud». On retrouve dans la littérature décroissantiste tous les «mythes économiques» souvent apparentés au marxisme, démontés notamment, statistiques à l'appui, par Paul BAIROCH, *Mythes et paradoxes de l'histoire économique*, La Découverte, Paris, 1999.

(65) En Afrique de l'Est ou en Chine. Cf. Janet ABU-LUGHOD, *Before European Hegemony: the World System A.D. 1250-1350*, Oxford University Press, 1989.

(66) Christopher BAYLY, *La Naissance du monde moderne*, Les éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, Paris, 2007; Laurent TESTOT (dir.), *Histoire globale*, Éditions Sciences humaines, Paris, 2008.

(67) Serge LATOUCHE, *Survivre au développement*, Paris, Mille et Une Nuits, 2004; Helena NORBERG-HODGE, «De la dépendance mondiale...», *op. cit.*

La lecture des textes décroissantistes donne l'impression que l'économie est une sorte de malédiction qui aurait envahi le monde, comme si elle n'était pas une activité humaine universelle. Serge Latouche concède que d'autres peuples ont eu des «*rappports économiques*», par exemple en Afrique : «*toutefois ces rapports économiques ne sont dominants ni dans la production ni dans la circulation des biens et services [...] ils ne sont pas articulés entre eux au point de faire système [...]. L'imaginaire de ces sociétés est si peu colonisé par l'économie qu'elles vivent leur économie sans le savoir*» (68). Cette curieuse vision d'une Afrique qui serait figée à l'ère innocente des bons sauvages s'explique par le fait que, dans cette logique binaire dominants-dominés, l'économie est considérée comme l'œuvre de l'Occident et comme son instrument de domination et d'exploitation – en dépit, encore une fois, des savoirs historiques et anthropologiques (69). Le décroissantisme fait par ailleurs une critique radicale de la civilisation occidentale, particulièrement virulente chez Serge Latouche, dans *L'Occidentalisation du monde* (70), où l'auteur dénonce l'impérialisme pratiqué par un Occident exerçant une domination sur toutes les composantes des sociétés touchées, entraînant un «*ethnocide*» généralisé de toutes les cultures traditionnelles et une «*standardisation de l'imaginaire*»; S. Latouche ne nie pas que d'autres civilisations ont été dominantes dans l'histoire, mais, selon lui, le cas de l'Occident est différent : c'est la seule culture à se mondialiser et à avoir des effets aussi destructeurs – l'Occident est une «*anti-culture*» (71)!...

La critique de l'Occident est également très virulente chez M. Rahnema, qui l'aborde par un autre biais, le point de vue des «*cultures vernaculaires*», c'est-à-dire des dominés. Il décrit une lutte des classes historique entre l'épistémè des pauvres, «*liée à la compréhension intuitive du monde vivant [...] orientée vers la recherche d'une vie conviviale et sobre*» (72), et l'épistémè des dominants, mise en place «*par un réseau invisible d'affects scientifiquement manipulés par des experts*» (73). L'épistémè dominante, de l'Occident et de l'économie de marché, a stigmatisé la pauvreté – qui était l'état normal des sociétés vernaculaires, frugales, mais conviviales, heureuses, justes et adaptées à leur environnement. Elle a fait basculer les pauvres dans l'enfer de la société de consommation; celle-là, en leur promettant l'abondance et en les mettant au travail, n'a fait que les projeter dans l'esclavage et la misère, parce qu'ils sont désormais privés des moyens simples et traditionnels de subsistance liés à leur environnement, dépossédés de leurs

(68) Serge LATOUCHE, *Le Pari de la décroissance*, Fayard, Paris, 2006, p. 188.

(69) Sur le fait que la logique économique n'est pas qu'occidentale, cf. par exemple Jack GOODY, *L'Orient en Occident*, Seuil, Paris, 1999.

(70) Serge LATOUCHE, *L'Occidentalisation du monde*, La Découverte, Paris, 1992.

(71) Il est à noter que la définition de l'Occident que donne Serge Latouche est très floue : un paysan vietnamien qui boirait un soda dans une rizière serait occidental, tandis qu'un Breton attaché à son terroir serait du côté de la tradition, donc absent...

(72) Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *op. cit.*, p. 110.

(73) *Op. cit.* Ce sont en particulier les experts des organisations internationales qui sont visés.



affectés et exploités. Ainsi, la haine du capitalisme que nourrissait le marxisme classique a été remplacée dans le décroissantisme par la haine du développement en général, étant entendu qu'il est l'œuvre de l'Occident (74). On retrouve également, dans le discours décroissantiste, le thème de l'aliénation cher aux marxistes : le capitalisme a élevé la croissance et la consommation au rang de dogme religieux (75). Les véhicules de cette aliénation sont : l'école (76), la science – un mode masculin d'agression contre la nature et de domination des femmes (77) –, les médias – «les media contrôlés par l'Occident opèrent pour convertir un public critique en une masse passive (78)» –, la publicité (79), l'aide au développement pour les pays pauvres (80) et les politiques sociales pour les pauvres des pays riches (81).

Un autre lien avec la structure de l'idéologie marxiste est le thème de la révolution. La conception de la révolution développée par le décroissantisme est assez comparable à la vision qu'en avait Gramsci : il s'agit plutôt de gagner la société civile et l'adhésion des masses aux buts des révolutionnaires en présentant une alternative intellectuelle, culturelle et morale au pouvoir hégémonique (82). Il faut, selon Serge Latouche, «décoloniser les imaginaires» – un des mots d'ordre centraux du mouvement –, c'est-à-dire sortir de la culture actuelle, qui combine marché, consommation et modernité; et, selon Majid Rahnema, il faut «rendre la pauvreté à la condition humaine» (83), c'est-à-dire renouer avec la culture et les pratiques de la «société vernaculaire». En partie culturelle, cette révolution passe par un travail sur soi, une entrée personnelle en décrois-

(74) Paul Ariès étend cette «haine» du développement à des domaines aussi inattendus que le sport, d'où son engagement pour le boycott des J.O. de Pékin, car le «sport-optium du peuple» est «devenu caricatural de la façon dont l'idéologie productiviste [...] dégrade une pratique sociale». Il s'insurge aussi contre le développement personnel : «l'idéologie du développement personnel constitue aujourd'hui la nouvelle étape de l'idéologie croissantiste». Cf. Paul ARIÈS, *Désobéir et grandir*, op. cit., pp. 97 et 113.

(75) Pierre RAHBI, «Pour une sobriété heureuse», in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), op. cit., écrit : «la conscience collective ayant intégré la croissance comme fondement religieux de la modernité [...] nous pouvons mesurer la puissance de l'endoctrinement induisant une forme d'aliénation non identifiée [...] Nos énergies métaboliques et intellectuelles sont la propriété d'un destin prédéterminé par la loi du marché», p. 107. Cf. aussi François BRUNE, *De L'Idéologie aujourd'hui*, Parangon, Lyon, 2005.

(76) Le décroissantisme a intégré la critique de l'école faite par Ivan Illich : cf. Ivan ILLICH, *Une société sans école*, Seuil, Paris, 1980; J. KI-ZERBO et al., «Education as an instrument of cultural defoliation», in Majid RAHNEMA (dir.), op. cit.

(77) Vandana SHIVA, «Western science and its destruction of local knowledge», in Majid RAHNEMA (dir.), op. cit., p. 163.

(78) James PETRAS, «The new cultural domination by the media», in Majid RAHNEMA (dir.), op. cit.

(79) La lutte contre la publicité est au cœur du décroissantisme : cf. les actions de Casseur de pub, du ROCAD et les revues *Silence* et *La décroissance*.

(80) Majid RAHNEMA, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Fayard/Actes Sud, Paris, 2003, pp. 343 et suiv.

(81) *Ibid.*, pp. 369 et suiv. : «la motivation principale de la classe des non-pauvres n'est pas de répondre aux aspirations profondes des pauvres, mais d'en faire des éléments dociles, productifs et avides [...] L'Etat-providence n'a] aucune raison d'aider le pauvre au-delà de ce qu'exige le maintien du statu quo social».

(82) Thomas BUTKO, «Gramsci and the 'antiglobalization' movement : think before you act», *Socialism and Democracy*, Vol. XX, n° 2, juil. 2006, pp. 79-702.

(83) Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, op. cit.

sance, l'adoption de la simplicité volontaire (84); elle est également en partie collective : il s'agit d'enclencher «*les cercles vertueux de la décroissance*», autrement dit de passer à l'action et de pratiquer la subversion. Comme dans le marxisme, cette révolution doit amener un autre type de société.

Toutefois, les décroissantistes rappellent que, devant l'urgence de la situation idéologique, il faut «*en finir aussi avec l'opium de l'utopie*» (85), en d'autres termes, l'utopie de la décroissance se veut réalisable ici et maintenant : c'est «*une nécessité imposée par les contraintes du présent*», qu'il faudra «*arracher au domaine métaphysique des idéaux et inscrire dans la réalité*» pour «*inscrire la désutopie dans le réel*» (86). Cette référence très présente à l'utopie et à une forme de révolution culturelle ne relève pas uniquement d'une filiation avec le marxisme. Elle évoque une troisième filiation du décroissantisme, qui est l'anarchisme : les anarchistes, en effet, rejetaient l'idée d'une révolution conduite par des professionnels – à moins qu'ils ne s'effacent – ou menée par l'État : la révolution devait venir des masses – y compris les paysans et le *Lumpenproletariat* méprisés par Marx. Cependant, comme le constatent certains anarchistes contemporains, dont Murray Bookchin, la société actuelle ne permet plus à une conscience révolutionnaire de se développer – car les masses sont anesthésiées par la société de consommation – ; c'est pourquoi ils penchent pour un type de révolution-subversion, semblable à celui évoqué par les décroissantistes. Selon S. Latouche, «*comme il est exclu de renverser frontalement la domination du capital et des puissances économiques, il ne reste que la possibilité de la subversion.*» (87).

En effet, nos observations de terrain, de même qu'une lecture attentive du corpus décroissantiste, nous ont mis sur la piste d'une troisième racine intellectuelle du décroissantisme : celle de l'anarchisme. Les emprunts à la théorie anarchiste émaillent les textes décroissantistes, qui citent volontiers Murray Bookchin, Takis Fotopoulos, Pierre Kropotkine et parfois Joseph Proudhon. Une lecture plus fine de ces textes laisse à penser que d'autres auteurs, dont l'audience est importante de nos jours, leur servent également de référence, tels les primitivistes John Zerzan et Fredy Perlman. Très discrets sur ces sources il y a quelques années, les décroissantistes tendent

(84) Serge MONGEAU, «Vers la simplicité volontaire», in M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *op. cit.*, L'auteur y écrit que «*la voie de la simplicité volontaire s'ouvre par une démarche personnelle d'introspection : il s'agit pour chacun de retrouver son identité et de trouver les moyens pour répondre à ses besoins réels*», p. 115.

(85) Jean-Paul BESSET, «Pour en finir avec l'utopie», *Entropia*, n° 4, print. 2008. Cf. aussi les contributions de François Brune, Serge Latouche, Martine Auzou dans ce numéro intitulé «Décroissance et utopie».

(86) Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *op. cit.*, p. 204. Certains décroissants pensent, avec André Gorz, que le capitalisme «*va inexorablement vers son effondrement catastrophique ; il n'est plus besoin d'une classe révolutionnaire pour abattre le capitalisme, il creuse sa propre tombe*». Cf. André GORZ, *Capitalisme, socialisme, écologie. Désorientations, orientations*, Galilée, Paris, 1991, p. 27.

(87) Serge LATOUCHE, *op. cit.*, p. 209.

aujourd'hui à les revendiquer plus clairement (88). On peut remarquer que cela correspond au développement actuel de l'anarchisme, auprès de la jeunesse en particulier, qui se manifeste entre autres par une augmentation sans précédent des publications anarchistes (89). Certains décroissantistes, assez rares, avouent une appartenance passée à des mouvements libertaires, tels Jean Robert, qui fut proche du mouvement des Kabouters à Amsterdam dans les années 1960 (90). Des anarchistes plus «classiques» se sont également rapprochés de l'altermondialisme en général (91) et du décroissantisme en particulier, dont ils partagent les thèses : on notera le livre de Jean-Pierre Tertrais, *Du développement à la décroissance*, édité par la Fédération anarchiste (92), qui développe des thèses décroissantistes (93), et celui de John Clark, *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme* (94).

Pour d'autres décroissantistes, les références à l'anarchisme sont beaucoup plus implicites. Cependant, les similitudes, à la fois dans les thèses défendues et dans les actions, sont évidentes. Casseurs de pub, l'organisation de Vincent Cheynet, se présente comme une association non violente, qui défend «*la décroissance durable, la démocratie, les valeurs républicaines, humanistes*» (95). Toutefois, les textes figurant sur son site Internet rappellent celles de la Nouvelle Gauche américaine des années 1960, notamment les thèses de Marcuse (anarcho-marxiste) sur l'Homme unidimensionnel, et évoquent le Situationnisme – Raoul Vaneigem est parfois cité par les décroissantistes. De même, les thèses de Paul Ariès (96), acteur de la lutte anti-pub mais aussi de la lutte contre la malbouffe, ne sont-elles pas sans évoquer le *community networking* cher aux anarchistes communautaires des années 1960, qui pensaient que l'anarchie ne doit pas être considérée comme un modèle *a priori* mais comme un mouvement d'opposition permanente,

(88) Fabrice FLIPO, «Quand l'objection de croissance révèle certains des impensés de la gauche», *Revue du MAUSS*, n° 34, fév. 2009. L'auteur explique que le courant se réfère «*par exemple à Kropotkine, au marxisme hétérodoxe de Moïse Postone [...], à l'École de Francfort ou encore aux Luddites*», ainsi qu'à l'anarchiste grec Takis Fotopoulos, et voit en Arne Naess, fondateur de la Deep Ecology, un «*libertaire et pacifiste*».

(89) On notera par exemple, depuis la fin des années 1990 : la publication en français des œuvres de Murray Bookchin, de Takis Fotopoulos et de John Zerzan, la réédition de nombreux textes de Kropotkine, Bakounine et d'autres classiques, ainsi que la publication de divers auteurs canadiens tel Normand Baillargeon...

(90) Mouvement anarchiste (Kabouter = elfes), inspiré de Kropotkine, encore appelé Mouvement des vélos blancs, qui, dans sa lutte contre l'automobile, développa des méthodes d'action directe originales, prônant toutefois l'action violente.

(91) François DUPUIS-DÉRI, «L'altermondialisme à l'ombre du drapeau noir. L'anarchie en héritage», in Erik AGRICOLIANSKY et al., *L'Altermondialisme en France*, op. cit.

(92) Jean-Pierre TERTRAIS, *Du développement à la décroissance, de la nécessité de sortir de l'impasse suicidaire du capitalisme*, Editions libertaires, 2006.

(93) L'ouvrage se réfère d'ailleurs aux auteurs décroissants déjà cités, qui en retour se réfèrent à Jean-Pierre Tertrais.

(94) John CLARK, *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Atelier de création libertaire, Lyon.

(95) Cf. leur présentation sur Wikipédia.

(96) Qui semble se démarquer de la «vieille gauche», celle de Marx, Proudhon, Bakounine, mais cite Vaneigem.

le but étant de créer des espaces d'anarchie au cœur du système capitaliste (97). De plus, P. Ariès milite pour la désobéissance civique (98) : elle est «civique» en ce qu'elle aspire à la création de nouvelles lois – et lutte contre «*l'incivisme de l'Etat*» –, néanmoins il s'agit bien de soutenir des actions illégales (déboulonneurs, casseurs de MacDo, etc.). Or, en démocratie, il existe de nombreux autres modes d'actions, tout à fait légaux – la «désobéissance» ne saurait y être «civique», car elle ne fait pas partie des règles du jeu démocratique, mais relève, la plupart du temps, d'un traitement judiciaire (99)... Lorsqu'on prône la désobéissance civique, c'est bien parce qu'on ne croit pas ou plus à la démocratie représentative... La définition que P. Ariès donne de la république est d'ailleurs troublante : «*nous nous reconnaissons pleinement dans la tradition de la république : pas celle qui a servi de prétexte à tant d'ignominies, mais celle qui postule que la loi doit être au service des plus faibles et de l'émancipation, celle qui ne tolère la soumission normale à l'ordre légal que parce qu'elle postule aussi le droit à la désobéissance civique*» (100). L'usage du terme «démocratie», largement utilisé par les décroissantistes et par divers mouvements contestataires, doit être questionné : quel est le contenu donné à ce concept ? Nous verrons que la définition décroissantiste de la démocratie est très différente de l'acception qui est d'usage dans les démocraties pluralistes.

#### L'UTOPIE ICI ET MAINTENANT : LA SOCIÉTÉ DÉCROISSANTE

Le décroissantisme a souvent été accusé de ne pas offrir de projet alternatif précis. Il est vrai que, il y a peu encore, la plupart des décroissantistes se concentraient sur la critique de la société capitaliste : celle-là, très extensive et souvent virulente, fait un portrait très noir de la modernité et de ses stigmates (criminalité, suicide, obésité, drogues...) (101) et aboutit à la conclusion de la nécessité de la rupture avec l'économie, déclarant simplement que la décroissance sera plurielle. Cependant, le projet économique, social et politique se précise d'année en année.

Serge Latouche est l'auteur qui a été le plus loin dans la conceptualisation d'un programme en huit «R» pour la mise en place de la décroissance : il faudra réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser, recycler (102). Les deux premiers R correspondent à une révolution culturelle radicale, qui conduira à l'adoption de valeurs qu'il

(97) Ruth KINNA, *Anarchism*, Oneworld, Oxford, 2005.

(98) Paul ARIÈS, *Désobéir...*, *op. cit.*

(99) Sur la fiche Wikipédia de Paul Ariès, on peut lire qu'il fut l'un des «*grands témoins*» au procès de José Bové à Millau.

(100) Paul ARIÈS, *Désobéir...*, *op. cit.*, p. 188 (c'est nous qui soulignons).

(101) Cf. par exemple Paul ARIÈS, *Le Mésusage, essai sur l'hypercapitalisme*, Parangon, Lyon, 2007.

(102) Serge LATOUCHE, *Le Pari...*, *op. cit.*

affirme étrangères à la société capitaliste : altruisme, plaisir du loisir, de la méditation, goût de la belle ouvrage, etc. Les deux R suivants, restructurer et redistribuer, concernent la décroissance économique et sociale : «*il faut détruire la société industrielle*» (103); S. Latouche pense que la transition entre système capitaliste et décroissance posera d'«*énormes problèmes de reconversion*», mais mise sur «*l'ingéniosité humaine*» pour trouver les solutions. Le changement de système s'accompagnera d'une redistribution de l'accès aux richesses naturelles (par exemple, soustraire la terre à l'agriculture productiviste, à la spéculation foncière, à la pollution de l'asphalte) (104), ainsi que d'une redistribution de l'emploi, des revenus, et du travail. Paul Ariès, en particulier, défend l'idée d'un revenu universel inconditionnel lié à un revenu maximum autorisé, idée reprise par S. Latouche. Le R suivant, relocaliser, est central dans le projet décroissantiste : il s'agit de relocaliser la production et la consommation, en d'autres termes de tendre le plus possible à l'autonomie économique et de faciliter les circuits courts, ce qui permettrait de réaliser des économies d'énergie – de nombreux décroissantistes proposent d'internaliser les coûts externes liés au transport et à la pollution qu'il engendre –; il s'agit aussi de redécouvrir les savoirs et les identités locales. Les trois autres R sont également liés à l'écologie : réduire la consommation, c'est-à-dire adopter un mode de vie frugal, et réduire de façon drastique le temps de travail (*i.e.* de production) (105).; réduire aussi le «bougisme», le tourisme et, comme le souligne P. Ariès, la vitesse en général, parce qu'elle est source de pollution, mais aussi parce qu'elle «*a partie liée avec le capitalisme [...] toute accélération se fait toujours au détriment des plus pauvres*» (106). Enfin, les deux derniers R – la liste n'étant pas exhaustive, selon S. Latouche –, réutiliser et recycler, sont bien connus.

Par ailleurs, le décroissantisme évoque de plus en plus nettement ce que pourrait être la société de décroissance. Le «noyau idéologique» émergent peut être résumé de la façon suivante : la société décroissante sera configurée autour de communautés de taille réduite, tendant à l'autonomie et à l'autosuffisance, en harmonie avec la nature, où on pratiquera «*la bonne vie*». La décroissance économique sera réalisée par le moyen d'une relocalisation de la production et de la consommation et la réduction drastique du temps de travail. La réduction générale de la consommation sera volontaire et fondée sur une redéfinition collective des besoins. La société décroissante ne sera pas une société de pénurie, mais une société d'abondance, où les biens seront immatériels et relationnels : convivialité, solidarité, égalité, jus-

(103) *Ibid.*, p. 184.

(104) *Ibid.*, p. 192.

(105) Certains souhaitent revenir au temps de travail pratiqué au... néolithique! (2 heures par jour, selon Marshall Sahlins), d'autres aux calculs faits dans les années 1920 par Tchayanov (132 jours par an). Cf. Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *op. cit.*, p. 176.

(106) Paul ARIÈS, *Désobéir...*, *op. cit.*, p. 58.

tice sociale, etc. Elle visera à l'instauration d'une démocratie authentique. Deux sources principales d'inspiration convergent pour dessiner ce projet de société : la première repose, en connexion avec le courant de l'après-développement, sur l'observation des sociétés traditionnelles ou de la «*société vernaculaire*» – synthèse entre la tradition perdue et la modernité inaccessible. La seconde puise dans la théorie anarchiste, de Kropotkine à Bookchin.

Plusieurs auteurs décroissantistes qui ont travaillé dans le domaine du développement racontent que leur rejet du modernisme, de «*l'idéologie du développement*» et du capitalisme a été, dans leur parcours personnel, corollaire de leur admiration pour les sociétés traditionnelles. C'est le cas de Majid Rahnema, Serge Latouche (cf. ses descriptions de «*l'autre Afrique*» (107)), G. Esteva (les communautés mexicaines (108)), Helena Norberg-Hodge (le Ladakh), etc. (109). Le postulat du décroissantisme repose sur l'idée que les sociétés traditionnelles étaient en harmonie avec leur environnement, que leur organisation sociale était plus juste et fondée sur des valeurs telles que la convivialité et la solidarité et, enfin, que leur organisation «*a-économique*» permettait une satisfaction authentique des besoins «*véritables*». Cette idée, qu'on peut faire remonter au mythe du bon sauvage, réapparaît régulièrement dans la pensée occidentale et a accompagné les critiques les plus radicales de la société industrielle. Elle n'est pas absente du marxisme, qui annonce à la fin de l'histoire une société communiste où sera accordé à chacun selon ses besoins – et qui se rapprochera du communisme primitif, sans Etat, mais avec l'électricité – ; elle est très présente également dans la littérature anarchiste : Kropotkine, par exemple, avait admiré en Sibérie le mode de vie villageois (110) et pensait que la coopération et non la compétition était le moteur de l'évolution. La fascination pour les sociétés traditionnelles a aussi ressurgi dans la contre-culture des années 1960 (mouvement hippie en particulier).

Le décroissantisme puise son inspiration dans tous ces courants. C'est Majid Rahnema qui a produit la réflexion la plus extensive sur la société vernaculaire, dont les valeurs et les pratiques doivent inspirer la société décroissantiste, puisqu'on y pratiquait déjà la frugalité et la simplicité volontaire. Selon M. Rahnema, la société vernaculaire a cinq caractéristiques : 1) elle est de petite dimension ; 2) les besoins matériels y sont limités à ce qui est suffisant pour vivre – aucune société vernaculaire ne cherche à maximaliser à tout prix ses ressources, les considérations sur

(107) Serge LATOUCHE, *La Planète des naufragés, essai sur l'après-développement*, La Découverte, Paris, 1991, et *L'Autre Afrique, entre don et marché*, Albin Michel, Paris, 1998.

(108) Gustavo ESTEVA, «Au-delà du développement», *L'Ecologiste*, n° 6, 2001.

(109) Cf. aussi Majid RAHNEMA (dir.), *op. cit.*

(110) Kropotkine pensait aussi que les Doukhobors, secte dissidente de l'Eglise orthodoxe, qu'il rencontra en Sibérie, étaient des «*anarchistes naturels*». Cependant, lorsque George Woodcock (auteur de *L'Anarchie ou le chaos* et de *Les Doukhobors*) se rendit sur place dans les années 1960, il fut forcé de reconnaître qu'ils n'étaient pas tels que Kropotkine – plus géographe qu'anthropologue – les avait décrits.

la solidarité et la convivialité étant autrement plus importantes –; 3) les activités économiques y restent enchâssées dans le tissu social et culturel – les acteurs sociaux s’y sentent impliqués comme les membres d’un seul corps –; 4) les ressources sont produites localement; 5) leur «*consistance quasi organique fait d’elles un tissu vivant de relations sociales et culturelles qui simultanément définissent les activités, voire les besoins de leurs membres, et les protègent*» (111). Selon M. Rahnama, il faut «*rendre la pauvreté à la condition humaine*», c’est-à-dire retrouver les qualités de l’état de pauvreté qui fut «*le mode de vivre et d’être commun à toutes les civilisations historiques*» (112), «*le mode de vie simple et convivial qui a permis à la fois de vivre dans une dignité relative et de combattre la misère*» (113), mais qui a été dévalorisé et détruit par la société industrielle et par l’économie, puisque «*toute économie au sens moderne est nécessairement le produit d’une disvaleur originale, c’est-à-dire d’une destruction de capacités et de valeurs vernaculaires créant un appel de valeurs économiques*» (114). Pour M. Rahnama, en somme, la sortie de l’économie capitaliste doit s’appuyer sur un retour aux valeurs de la société vernaculaire. Pour François Brune, il s’agit de pratiquer une frugalité qui n’est autre que ce que les philosophes nommaient «*vertu*» au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui était liée à la recherche du bien commun. Selon lui, ce qu’il nomme «*société de frugalité*», ce «*mode de vie radicalement différent qu’il nous faut politiquement imaginer ou redécouvrir*», n’est «*ni la frustration ni la misère*» : c’est la «*condition d’autre chose*», le «*moyen de vivre d’autres dimensions, de n’être plus rivé à l’obsession de l’économie en soi*» (115)...

La sortie de l’imaginaire économique, en effet, doit permettre de retrouver les valeurs qui sous-tendaient le tissu social avant la société capitaliste : il s’agit de retrouver la «*bonne vie*», frugale sur le plan matériel – hors de l’imaginaire économique, les besoins seront redéfinis en harmonie avec la nature –, mais riche sur le plan immatériel, riche de sens, de joie de vivre, de convivialité, de créativité, termes qui reviennent constamment dans le discours décroissantiste. Lorsqu’on leur objecte qu’ils souhaitent un retour vers le passé, les décroissantistes répondent généralement que leur conception de la société de décroissance «*n’est ni un impossible retour en arrière, ni un accommodement avec le capitalisme, mais un dépassement de la modernité*» (116). Cependant, force est de constater que leurs sources d’inspiration se réfèrent à une ère pré-industrielle, pré-capitaliste et pré-économique. De plus, ils négligent, encore une fois, les savoirs scientifiques, préférant le mythe d’un passé idéal, d’un «*bon sauvage*», à la réalité historique.

(111) Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *op. cit.*, p. 97.

(112) *Ibid.*, p. 42.

(113) *Ibid.*, p. 15.

(114) *Ibid.*, p. 55.

(115) François BRUNE, «*La frugalité heureuse : une utopie?*», *Entropia*, n° 1, 2006.

(116) Serge LATOUCHE, *Le Pari...*, *op. cit.*, p. 186.

Jared Diamond, par exemple, a montré dans son ouvrage *Effondrement*, où il réalise une synthèse d'innombrables données scientifiques, de nombreux exemples de sociétés traditionnelles ayant détruit leur environnement. La myopie intellectuelle dont font preuve les décroissantistes au sujet des sociétés traditionnelles explique aussi pourquoi leurs références à l'anthropologie se font le plus souvent sur la base d'auteurs relevant du courant contestataire des années 1960, tel Marshall Sahlins, qui tendaient à valoriser ces sociétés imaginées; ils occultent en revanche tout ce qui tendrait à y déceler des valeurs négatives (domination, injustice, sévices corporels, etc.). Il faut dire aussi que, de façon plus générale, les décroissantistes dénigrent les sciences, à divers titres : d'une part, cette critique est en lien avec le post-modernisme; d'autre part, les sciences sont assimilées au développement d'une société technicienne et croissantiste.

Une autre source d'inspiration pour la société décroissantiste est puisée au courant anarchiste. Le projet décroissantiste s'achemine en effet vers une structuration de la société en petites unités tendant à l'autonomie économique, ce qui est considéré comme préférable pour l'environnement. Toutefois, la réflexion sur la relocalisation s'accompagne d'une réflexion sur l'organisation politique, calquée sur le modèle anarchiste. Serge Latouche, notamment, se réfère à la «*démocratie générale*» de Takis Fotopoulos, et à «*l'écotopia*» de Murray Bookchin (117), tandis que de nombreux décroissantistes se réfèrent à Pierre Kropotkine (comme Bookchin d'ailleurs). T. Fotopoulos et M. Bookchin décrivent un modèle de «*société sans Etat*», radicalement décentralisée, organisée sur la base de communes et de fédérations de communes, pratiquant la démocratie directe, avec mandat impératif, c'est-à-dire la participation des citoyens à toutes les décisions. Dans cette éco-anarchie, la propriété privée n'existerait plus, l'économie serait auto-gérée, le temps de travail serait réduit, l'argent n'existerait plus – T. Fotopoulos décrit un système de bons accordés contre du travail –, la distribution des biens se ferait en fonction des besoins – votés à la majorité –, mais chacun se verrait assuré de la satisfaction de ses besoins essentiels. L'écotopia de Bookchin serait mise en place suite à une révolution culturelle et sociale, aboutissant à une «*refondation de la psychè*» (118), qui remplacerait les vieux schémas de domination par une nouvelle sensibilité écologique, le goût du jeu, de l'imaginaire, et un nouvel animisme. La démocratie générale de Fotopoulos serait fondée sur un «*nouveau rationalisme*», «*la créativité sociale, l'imaginaire*» jouant un «*rôle crucial dans le changement de société*» (119). Le système reposerait sur une «*intérieurisation des valeurs démocratiques par chaque citoyen*» et un «*haut niveau de conscience civique*» (120). Quant aux droits de l'homme, qui

(117) Serge LATOUCHE, «Ecofascisme ou écodémocratie», *Le Monde diplomatique*, nov. 2005.

(118) Murray BOOKCHIN, *Post-Scarcity Anarchism*, AK press, Edinburgh, 2004, p. 19.

(119) Takis FOTOPoulos, *op. cit.*, p. 186.

(120) *Ibid.*, p. 200.



sont des droits *«contre l'Etat»*, ils perdraient leur sens dans ce type de démocratie non étatiste (121). Dans les deux modèles – et c'était aussi la conviction de Kropotkine –, une fois que la domination de l'homme par l'homme et que le matérialisme auront disparu, la vie prendra un sens nouveau et *«on ne voit pas pourquoi la vision instrumentaliste de la nature continuerait à conditionner le comportement humain»* (122).

Le croissantisme se pare de rousseauisme (123) et de platonisme, rêvant d'une société collectiviste privilégiant ce que Benjamin Constant appelait *«la liberté des anciens»*, c'est-à-dire que la liberté y est définie uniquement comme une liberté politique, celle de participer aux assemblées. Or, le fait de donner la préférence à la *«liberté des anciens»* permet de fouler au pied la liberté civile, privée, c'est-à-dire des droits fondamentaux tels que la liberté de conscience ou le droit de propriété – forcément réduit dans une société décroissante. Ces conceptions ont été au fondement des démocraties unanimistes, qui, considérant de plus le peuple comme une entité monolithique, lui ont ôté tout pouvoir dans les systèmes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle. La liberté de conscience, en particulier, paraît menacée par l'*«intérieurisation des valeurs démocratiques»* dont parle T. Fotopoulos. Il faudrait d'ailleurs se demander ce qui provoquera la mutation culturelle promise par le décroissantisme... De même, le décroissantisme ne défend pas le pluralisme politique : le pluralisme n'est envisagé que comme un pluralisme de communautés, à l'intérieur desquelles l'individu risque de vivre sous la contrainte du groupe et sans le garde-fou de droits de l'homme universels, puisqu'ils sont écartés...

La confiance en une nature humaine égalitaire et généreuse, susceptible de s'épanouir en raison de la taille réduite de la communauté (conviviale, solidaire) est typique de l'anarchisme, mais elle n'offre guère de garantie solide en matière politique et cet argument n'est guère convainquant au regard de la psychosociologie... C'est pourquoi, bien que le décroissantisme fasse une critique radicale de la démocratie représentative, soit parce qu'elle est au service de l'État (argument anarchiste), soit parce qu'elle a échoué face aux puissances économiques de la mondialisation, certains décroissantistes s'entourent de précautions à ce sujet. Paul Ariès voit bien l'objection d'un peuple qu'on imagine toujours disponible pour l'activité politique, finalement différent du peuple réel qui est au cœur du projet de démocratie directe. Il n'en réclame pas moins l'autogestion et le mandat impératif – qui est, rappelons-le, interdit dans toutes les démocraties pluralistes – et reste ambigu sur les aspects organisationnels de la société décroissante et sur la nature de la démocratie dont il se réclame. Serge Latouche, également favorable à l'autogestion et à la nécessité de refonder la démocratie, avoue un

(121) *Ibid.*, p. 198.

(122) *Ibid.*, p. 230.

(123) Paul Ariès, par exemple, se réclame de Rousseau.

certain scepticisme quant à la démocratie directe, dont il n'est pas sûr qu'elle corresponde à une aspiration largement partagée (124). Il remarque que la démocratie représentative fait partie de notre tradition et lui trouve même des vertus au niveau local, où elle peut amener des changements qui feront boule de neige – Takis Fotopoulos conseille lui aussi de participer aux élections locales. En revanche, certains décroissantistes vont un peu plus loin dans le sens de l'illibéralisme. Ainsi, Majid Rahnema, plaçant sa confiance dans les vertus de la société traditionnelle, se méfie des majorités populaires aliénées qui pourraient faire de mauvais choix : c'est pourquoi il rappelle que «*les sociétés vernaculaires avaient une vue plus réaliste des choses. N'étant pas aveuglées par le mythe de l'égalité, elles croyaient que le bien de la communauté était mieux servi par ceux de ses membres qui étaient considérés comme les plus sages, les plus vertueux, les plus revêtus d'autorité et les plus expérimentés*»; et s'il s'avérait que ces «sages» n'étaient pas si vertueux que cela, alors «*à cause de la taille ou bien de la nature des relations à l'intérieur des petites communautés, leur art de gouverner souffrait moins des illusions idéologiquement hypocrites qui affectent les systèmes modernes de gouvernance*» (125). Ce qui ne fait pas état d'un souci de protéger les victimes ni de prévenir les abus de pouvoir dans le modèle auquel aspire cet auteur...

Ainsi, le décroissantisme s'affirme comme une idéologie reposant sur un discours extensif, émis par de nombreux «producteurs d'idées» dans le monde entier, rencontrant un succès grandissant. Si nous avons mis ici en lumière certaines de ses racines intellectuelles, le manque de place nous empêche de creuser d'autres pistes qui auraient pu être questionnées, notamment les rapports entre décroissantisme et écologie profonde ou encore les dimensions mystique, culturalistes et «naturalistes» du décroissantisme.

Quoi qu'il en soit, nous ferons en conclusion deux ultimes remarques critiques à propos du décroissantisme. La première est que le décroissantisme fait généralement un dénigrement des droits de l'homme, considérés comme une manifestation de «*l'impérialisme occidental*», qui s'accompagne d'un refus de l'universalisme (idéologie occidentale), et d'un relativisme culturel extrême. C'est encore une fois Serge Latouche qui a le mieux exprimé ces idées, dans un article intitulé «Universalisme cannibale ou terrorisme identitaire» (126), mais j'ai pu également constater sur le terrain et auprès de futurs travailleurs sociaux engagés dans des ONG de solidarité cette aversion pour les droits de l'homme; et ce relativisme culturel résultait en des attitudes *a priori* étranges, la volonté de «respecter les cultures» passant

(124) Serge LATOUCHE, *Le Pari...*, op. cit., p. 271.

(125) M. RAHNEMA, *Towards Post-Development*, p. 388.

(126) Serge LATOUCHE, «Les effets culturels de la mondialisation : universalisme cannibale ou terrorisme identitaire», disponible sur le site Internet [libertaire.free.fr/SLatouche.23html](http://libertaire.free.fr/SLatouche.23html).

parfois avant la volonté d'aide. Ainsi, dans la lignée d'Ivan Illich qui critiquait les écoles et la médecine, on dénigre les interventions médicales ou sanitaires tendant à lutter contre la mort, parce qu'elle est une «réalité vécue depuis des siècles [...] que des rituels collectifs ont été élaborés pour rendre la douleur supportable. Ils font partie de l'identité du village» (127). Deux objections majeures peuvent être opposées à ce relativisme culturel extrême. Premièrement, en considérant que l'idée d'universel est une manifestation de l'impérialisme occidental, donc que l'universalisme n'existe pas, on nie de ce fait l'unité du genre humain, on refuse le fait que tous les êtres humains aient en commun un ensemble de besoins aussi vitaux que penser, s'exprimer, aller et venir, etc., qui sont exprimés et protégés par les droits de l'homme. On risque du coup de légitimer des pratiques et des coutumes portant atteinte à l'intégrité physique des êtres humains et contre-productives pour leurs sociétés. En second lieu, en refusant l'universalisme, on refuse aussi le fait que le progrès technique fait partie non de l'histoire de l'Occident, mais de l'histoire de l'humanité. De ce fait on pourra le refuser aux uns sous prétexte qu'il relève de la culture des autres..., mais de quel droit?... Le risque n'est-il pas, dans ces conditions, que la marche vers le décroissantisme ne refuse de prendre en compte la volonté des peuples, car ils risquent de demander «des bagnoles et des climatiseurs» (128)? Et alors ce sont les «amis du Tiers-Monde», mentionnés par de nombreux décroissantistes, qui risquent de décider à leur place, parce qu'ils savent mieux ce qui est l'intérêt des pauvres, au nom de l'idéologie décroissantiste (129)... Le paradoxe est que, pour parvenir à l'utopie décroissantiste, à la désaliénation et à l'autonomie, il faudra en passer par l'action de catalyseurs, d'agents subversifs, de révolutionnaires culturels, qui risquent, eux aussi, de dicter leurs choix aux populations, sachant que leurs convictions reposent sur des présupposés (anthropologiques, historiques, économiques, etc.) pour le moins discutables...

La seconde remarque est liée au caractère clos, circulaire de l'idéologie décroissantiste. Nous avons déjà remarqué que son discours tend à s'élaborer en vase clos, les uns citant les autres et vice-versa. Ce discours affirme tout d'abord que tout ce que nous savons est faux, car nous sommes aliénés par la société de consommation et que nos perceptions, nos désirs mêmes sont manipulés. Les sciences sont fausses, participant de cette entreprise d'aliénation. Le discours nous enjoint ensuite de faire «un travail sur soi», visant à changer de mode de vie, de passer à la frugalité, d'adopter des valeurs radicalement différentes, pour finalement nous déconnecter de la société. Si nous n'adhérons pas à cette démarche, la sanction sera terrible :

(127) A propos de la mortalité infantile dans les villages laotiens, cf. Jean-Philippe PEEMANS, *Le Développement des peuples face à la modernisation du monde*, Bruylant, Bruxelles, 2002, p. 240.

(128) Comme dit Serge LATOUCHE, *Petit traité...*, *op. cit.*

(129) M. Rahnema s'interroge par exemple sur cette manifestation moderne de la «servitude volontaire», dans Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *op. cit.*, p. 274.

la catastrophe écologique ultime... Si nous adhérons, au contraire, nous vivrons dans la joie et nous aurons la satisfaction d'être des pionniers éclairés et nous servirons un projet politique radical... Au risque de choquer et de peiner certains militants, on peut s'interroger sur la structure d'un tel discours. Ne rappelle-t-elle pas la «*mécanique des sectes*» (130), c'est-à-dire la structure inhérente à tout discours sectaire ?

Le décroissantisme offre cependant un visage sympathique. Une partie de ses recommandations – qui sont, certes, des recommandations que fait l'écologie depuis longtemps – en appelle au bon sens écologique et à une réflexion utile sur notre mode de vie. Cependant, il est indispensable de comprendre les tenants et les aboutissants de ce qui est devenu une nouvelle idéologie politique.

#### ANNEXE : BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

##### *Ouvrages*

- Paul ARIÈS, *Désobéir et grandir*, Ecosociété, Montréal, 2009.
- Paul ARIÈS, *La Décroissance, un nouveau projet politique*, Golias, Villeurbanne, 2007.
- Paul ARIÈS, *Le Méusage. Essai sur l'hypercapitalisme*, Parangon, Lyon, 2007.
- M. BERNARD/V. CHEYNET/B. CLÉMENTIN (dir.), *Objectif décroissance. Vers une société harmonieuse*, Parangon, Lyon, 2003.
- Jean-Paul BESSET, *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire*, Fayard, Paris, 2005.
- Murray BOOKCHIN, *Pour un municipalisme libertaire*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2003.
- Murray BOOKCHIN, *Pour une société à refaire, vers une écologie de la liberté*, Ecosociété, Montréal, 2005.
- Murray BOOKCHIN, *Qu'est-ce que l'écologie sociale?*, Ateliers de création libertaire, Lyon, 1983.
- Murray BOOKCHIN, *Une société à refaire. Pour une écologie de la liberté*, Ateliers de création libertaire, Lyon, 1992.
- François BRUNE, *De L'Idéologie aujourd'hui*, Parangon, Lyon, 2004.
- Alain CAILLÉ, *Dé-penser l'économique. Contre le fatalisme*, La Découverte/MAUSS, Paris, 2005.
- Alain CAILLÉ, *Quelle démocratie voulons-nous?*, La Découverte, Paris 2006.
- Vincent CHEYNET, *Le Choc de la décroissance*, Seuil (coll. L'histoire immédiate), Paris, 2008.
- John CLARK, *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2002.
- Collectif, *Manifeste Utopia*, Parangon, Lyon, 2008.
- Arturo ESCOBAR, *Encountering Development. The Making and Unmaking of the Third World*, Princeton University Press, Princeton, 1995.
- Gustavo ESTEVA/Majid RAHNEMA/Gilbert RIST (dir.), *Le Nord perdu. Repères pour l'après-développement*, Editions d'en bas, Lausanne, 1992.
- Takis FOTOPOULOS, *Vers une démocratie générale, une démocratie directe, économique, écologique et sociale*, Seuil, Paris, 2001.

(130) Mise en lumière par le psychiatre Jean-Marie ABGRALL, *La Mécanique des sectes*, Payot, 2002.

- André GORZ, *Capitalisme, socialisme, écologie. Désorientations, orientations*, Galilée, Paris, 1991.
- Martin HERVÉ RENÉ, *Eloge de la simplicité volontaire*, Flammarion, Paris, 2007.
- Ivan ILLICH, *Œuvres complètes*, Fayard, Paris, 2004-2005.
- Pierre KROPOTKINE, *L'Anarchie*, Editions du Sandre, 2009.
- Pierre KROPOTKINE, *L'Etat, son rôle historique*, Le Flibustier, 2009.
- Pierre KROPOTKINE, *La Conquête du pain : l'économie au service de tous*, Editions du Sextant, 2006.
- Serge LATOUCHE, *Décoloniser l'imaginaire, la pensée créative contre l'économie de l'absurde*, Parangon, Lyon, 2003.
- Serge LATOUCHE, *Faut-il refuser le développement? Essai sur l'anti-économique du Tiers-Monde*, PUF, Paris, 1986.
- Serge LATOUCHE, *L'Occidentalisation du monde*, La Découverte, Paris, 1998.
- Serge LATOUCHE, *La Méga-machine. Raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*, La Découverte, Paris, 1995.
- Serge LATOUCHE, *La Planète des naufragés. Essai sur l'après-développement*, La Découverte, Paris, 1991.
- Serge LATOUCHE, *Le Pari de la décroissance*, Fayard, Paris, 2006.
- Serge LATOUCHE, *Petit traité de décroissance sereine*, Mille et Une Nuits, Paris, 2007.
- Serge LATOUCHE, *Survivre au développement*, Mille et Une Nuits, Paris, 2004.
- Ligne d'Horizon, *Défaire le développement, refaire le monde*, Actes du colloque à l'UNESCO, Parangon, Lyon, 2003.
- Dominique MÉDA, *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, Alto/Aubier, Paris, 1995.
- Firouzeh NAHAVANDI (dir.), *Repenser Le Développement et la coopération internationale. Etat des savoirs universitaires*, Karthala, Paris, 2003.
- François PARTANT, *La Fin du développement, naissance d'une alternative?*, La Découverte, Paris, 1982.
- Jean-Philippe PEEMANS, *Le Développement des peuples face à la mondialisation du monde*, Bruylant/L'Harmattan, Bruxelles/Paris, 2002.
- Majid RAHNEMA (dir.), *The Post-development Reader*, Zed Books, Londres, 1997.
- Majid RAHNEMA *Quand la misère chasse la pauvreté*, Fayard/Actes Sud, 2003.
- Majid RAHNEMA/Jean ROBERT, *La Puissance des pauvres*, Actes Sud, Paris, 2008.
- Gilbert RIST, *Le Développement : histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Science-Po, Paris, 1996.
- Wolfgang SACHS (dir.), *The Development Dictionary, A Guide to Knowledge As Power*, Zed Books, Londres, 1992.
- Wolfgang SACHS, *Planet Dialectics*, Zed Books, Londres, 1999.
- Jean-Pierre TERTRAIS, *Du développement à la décroissance, de la nécessité de sortir de l'impasse suicidaire du capitalisme*, Editions du monde libertaire, Paris, 2006.
- John ZERZAN, *Running on Emptiness. The Pathology of Civilization*, Feral House, Los Angeles, 2002.

#### Articles

- Dossier «Décroissance et politique», *Entropia*, n° 1, aut. 2006.
- Dossier «Décroissance et utopie», *Entropia*, n° 4, print. 2008.
- Dossier «L'effondrement et après?», *Entropia*, n° 7, oct. 2009.
- Dossier «Défaire le développement, refaire le monde», *L'Ecologiste*, n° 6, hiv. 2001.

- Paul ARIÈS, «Manifeste pour la grève générale de la consommation», disponible sur le site Internet [www.casseursdepub.org](http://www.casseursdepub.org).
- François BRUNE, «La pub, nouveau visage du totalitarisme», disponible sur le site Internet [www.casseursdepub.org](http://www.casseursdepub.org).
- BUREAU D'ÉTUDES, «De la gratuité partielle à la gratuité totale – Mouvements de précaires et anarchistes», *EcoRev*, juin 2003.
- Jennt DE WERVICQ, «La gratuité, un projet de civilisation», *EcoRev*, n° 13, été 2003.
- Patrick DIEUAIDE, «La décroissance, la politique et 'nous'», *EcoRev*, 15 avr. 2007.
- Fabrice FLIPO, «Quand l'objection de croissance révèle certains des impensés de gauche», *Revue du MAUSS*, fév. 2009.
- Fabrice FLIPO, «Voyage dans la galaxie décroissante», *Mouvements*, n° 50, fév. 2007.
- Takis FOTOPOULOS, «Is degrowth compatible with a market economy?», *The International Journal of Inclusive Democracy*, vol. III, n° 1, janv. 2007.
- Jérôme GLEIZES, «Les Verts et la décroissance», *EcoRev*, avr. 2007.
- Serge LATOUCHE, «La convivialité de la décroissance au carrefour des trois cultures», *Revue du MAUSS*, n° 29, janv. 2007, pp. 225-228.
- Serge LATOUCHE, «Ecofascisme ou écodémocratie, esquisse d'un programme 'politique' pour la construction d'une société de décroissance», *Revue du MAUSS*, fév. 2005, pp. 279-293.
- Serge LATOUCHE, «La décroissance comme projet politique de gauche», *Revue du MAUSS*, n° 34, fév. 2009, pp. 38-45.
- Serge LATOUCHE, «Les effets culturels de la mondialisation : universalisme cannibale ou terrorisme identitaire», disponible sur le site Internet [libertaire.free.fr/SLatouche.23html](http://libertaire.free.fr/SLatouche.23html).
- Serge LATOUCHE, «Oublier Marx», *Revue du MAUSS*, n° 34, fév. 2009.
- Patrick VIVERET, «Au-delà de la richesse monétaire», *Revue du MAUSS*, fév. 2005, pp. 339-348.
- John ZERZAN, «Why Primitivism?», disponible sur le site Internet [www.johnzerzan.net](http://www.johnzerzan.net).